

Eloi Eloi Lama Sabachthani

William Hope Hodgson



Gloubik Éditions
2022

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Cette nouvelle aurait été écrite, la plupart du temps la nuit, entre le 14 et le 26 janvier 1912. Peut-être son thème central - les événements inexplicables qui se sont produits lors de la crucifixion du Christ. - y est-il pour quelque chose. Mais Hodgson était suffisamment convaincu de son intérêt pour en convaincre son épouse qui réussit à la faire publier une première fois dans *Nash's Weekly*, 17 septembre 1919. Mais faudra attendre 1973 pour qu'elle réapparaisse, cette fois-ci dans une revue américaine : *Weird Tales*.

Dally, Whitlaw et moi discussions de la récente et stupéfiante explosion qui s'était produite dans les environs de Berlin. Nous étions émerveillés par l'extraordinaire période d'obscurité qui avait suivi et qui avait suscité tant de commentaires dans les journaux, avec des théories à profusion.

Les journaux avaient appris que les autorités de la guerre avaient expérimenté un explosif, inventé par un certain chimiste, nommé Baumoff et ils l'appelaient constamment « le nouvel explosif Baumoff ».

Nous étions au Club et le quatrième homme à notre table était John Stafford, médecin de profession qui travaillait en privé pour

le département des renseignements. Une ou deux fois, alors que nous parlions, je jetai un coup d'œil à Stafford, souhaitant lui poser une question, car il connaissait Baumoff. Mais j'ai réussi à tenir ma langue, car je savais que si je posais la question à brûle-pourpoint, Stafford – qui est un bon gars, mais un peu obtus en ce qui concerne son contraignant code du silence – se contenterait de dire que c'était un sujet sur lequel il ne se sentait pas autorisé à parler.

Oh, je connais la façon de faire du vieil âne. Quand il aurait dit cela, nous n'entendrions plus jamais un mot de sa part sur ce sujet, aussi longtemps que nous vivrions. Pourtant, je fus satisfait de constater qu'il semblait un peu agité, comme s'il avait envie de parler, ce qui me laissait supposer que les journaux que nous citions avaient vraiment embrouillé les choses, d'une manière ou d'une autre, du moins en ce qui concernait son ami Baumoff. Soudain, il prit la parole :

« Quelles sornettes ! dit Stafford, tout à fait chaud. Je vous dis que c'est une erreur d'associer le nom de Baumoff à des inventions de guerre et à de telles horreurs. C'était le disciple du Christ le plus mystique et le plus sérieux que j'aie jamais rencontré. Ce n'est que l'ironie brutale des circonstances qui transforma l'un des produits de son génie dans une source de destruction. Mais vous verrez qu'ils ne pour-

ront pas l'utiliser, bien qu'ils aient mis la main sur la formule de Baumoff. En tant qu'explosif, ce n'est pas utilisable. Il est, si je puis dire, trop radical. Il n'y a aucun moyen de le contrôler.

J'en sais peut-être plus qu'aucun autre, car j'étais le plus grand ami de Baumoff et quand il est mort, j'ai perdu le meilleur camarade qu'un homme ait jamais eu. Je n'ai pas besoin de vous le cacher, les gars. J'étais « en service » à Berlin et j'ai été chargé d'entrer en contact avec Baumoff. Le gouvernement avait depuis longtemps l'œil sur lui. Il était chimiste expérimental, comme vous savez, et bien trop intelligent pour être ignoré. Mais il n'y avait pas lieu de s'inquiéter à son sujet. J'ai appris à le connaître et nous sommes devenus d'excellents amis, car j'ai vite constaté qu'il ne mettrait jamais ses capacités au service d'une quelconque activité de guerre. Ainsi, voyez-vous, j'ai pu jouir de mon amitié avec lui, en toute conscience – une chose que nos gars ne sont pas toujours capables de faire. Oh, je vous le dis, c'est une sorte d'affaire méchante, sournoise, perfide, que la nôtre. Mais elle est nécessaire. Tout comme un homme bizarre, ou un autre, doit être un bourreau. Il y a un certain nombre de tâches malpropres à accomplir pour faire tourner la machine sociale !

Je pense que Baumoff était le plus enthous-

siaste et le plus intelligent des chrétiens qu'il ne sera jamais possible de produire. J'ai appris qu'il compilait et développait un traité des preuves les plus extraordinaires et les plus convaincantes à l'appui des choses les plus inexplicables concernant la vie et la mort du Christ. Lorsque j'ai fait sa connaissance, il s'efforçait particulièrement de démontrer que l'obscurité de la Croix, entre la sixième et la neuvième heure, était une chose bien réelle, dotée d'une énorme signification. Il avait l'intention de balayer d'un revers de main toute discussion sur un orage opportun, ou toute autre théorie plus ou moins inefficace qui a été avancée de temps en temps pour expliquer l'événement n'avait rien de particulier.

Baumoff avait un ennemi juré, un professeur de physique athée du nom de Hautch, qui, utilisant l'élément « merveilleux » de la vie et de la mort du Christ comme point d'appui pour attaquer ses théories, s'en prenait constamment à lui, tant dans ses conférences que dans ses écrits. En particulier, il déversait une incrédulité amère sur Baumoff qui soutenait que les Ténèbres de la Croix n'étaient rien d'autre qu'une ou deux heures lugubres, magnifiées en noirceur par l'inexactitude émotionnelle de l'esprit et de la langue orientale.

Un soir, quelque temps après que notre amitié soit devenue bien réelle, je rendis visite à

Baumoff et je le trouvais dans un état d'indignation énorme à cause d'un article de ce professeur qui l'attaquait brutalement, en utilisant sa théorie de la signification des « Ténèbres » comme cible. Pauvre Baumoff ! C'était certainement une attaque merveilleusement intelligente, l'attaque d'un logicien parfaitement formé et équilibré. Mais Baumoff était quelque chose de plus. Il était un génie. C'est un titre auquel peu de gens ont droit, mais c'était le sien !

Il me parla de sa théorie, en me disant qu'il voulait me montrer une petite expérience confirmant ses opinions. Dans notre entretien, il me dit plusieurs choses qui m'intéressèrent extrêmement. Il me rappela d'abord le fait fondamental que la lumière est transmise à l'œil par le biais de ce milieu indéfinissable, appelé l'éther. Il fit un pas de plus et me fit remarquer que, sous un aspect plus proche du primaire, la lumière était une vibration de l'éther, d'un nombre défini de cycles par seconde, qui possédait le pouvoir de produire sur notre rétine la sensation que nous appelons lumière.

J'acquiesçai, étant, comme tout le monde, au courant d'une affirmation aussi connue. À partir de là, il fit un pas conceptuel rapide et me dit qu'un obscurcissement ineffablement vague, mais mesurable, de l'atmosphère (plus ou moins grand selon la force de la personali-

té de l'individu) était toujours évoqué dans le voisinage immédiat de l'homme, pendant toute période de fort stress émotionnel.

Baumoff me montra, pas à pas, comment ses recherches l'avaient amené à la conclusion que cet obscurcissement étrange (un million de fois trop subtil pour être apparent à l'œil nu) ne pouvait être produit que par quelque chose qui avait le pouvoir de perturber, d'interrompre temporairement ou de briser la vibration de la lumière. En d'autres termes, il y avait, à tout moment d'une activité émotionnelle inhabituelle, une certaine perturbation de l'éther dans le voisinage immédiat de la personne qui souffrait, qui avait un certain effet sur la vibration de la lumière, l'interrompant et produisant l'obscurcissement infiniment vague susmentionné.

— Oui ? Dis-je quand il s'arrêta et me regarda, comme s'il s'attendait à ce que je sois arrivé à une certaine déduction précise par ses remarques. Continuez.

— Eh bien, dit-il, vous ne voyez pas que l'obscurcissement subtil autour de la personne qui souffre est plus ou moins grand selon la personnalité de l'individu ? Ne le voyez-vous pas ?

— Oh ! dis-je, avec un petit souffle de compréhension stupéfaite, je vois ce que vous vou-

lez dire. Vous voulez dire que si l'agonie d'une personne ordinaire peut produire une faible perturbation de l'éther, avec pour conséquence un imperceptible obscurcissement, alors l'agonie ressentie par l'énorme personnalité du Christ, produirait une terrible perturbation de l'éther. Par conséquent, ceci est la véritable explication de l'obscurité de la croix. Le fait qu'une obscurité aussi extraordinaire et apparemment contre nature et improbable ait été enregistrée n'est pas de nature à affaiblir le « Merveilleux du Christ », mais une preuve supplémentaire, indiciblement merveilleuse et infaillible de sa puissance divine ? Est-ce bien cela ? Est-ce cela ? Dites-moi ?

Baumoff ne faisait que se balancer sur sa chaise avec délice, frappant du poing dans la paume de son autre main et hochant sans cesse la tête à mon résumé. Comme il aimait être compris. Comme le Chercheur a toujours besoin d'être compris.

— Et maintenant, dit-il, je vais vous montrer quelque chose.

Il sortit de la poche de son gilet une minuscule éprouvette bouchée et en vida le contenu (qui consistait en un seul grain gris-blanc, environ deux fois la taille d'une tête d'épingle ordinaire) sur son assiette à dessert. Il l'écrasa doucement en poudre avec le

manche en ivoire d'un couteau, puis l'humidifia légèrement, avec une minime quantité de ce que je supposais être de l'eau et le travailla pour en faire une infime plaque de pâte. Il prit ensuite son cure-dent en or et le plongea dans la flamme d'une petite lampe à alcool de chimiste, qui avait été allumée depuis le dîner pour servir d'allume-pipe. Il maintint le cure-dent en or dans la flamme jusqu'à ce que la lame étroite et dorée brille d'un éclat blanc.

— Maintenant, regardez ! Dit-il.

Et il toucha la tache infinitésimale sur l'assiette à dessert avec l'extrémité du cure-dent. Il y eut un petit éclair violet et, soudain, je m'aperçus que je regardais Baumoff à travers une sorte d'obscurité transparente, qui se transformait rapidement en une opacité noire. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait de l'effet complémentaire de l'éclair sur la rétine. Mais une minute s'est écoulée et nous étions toujours dans cette extraordinaire noirceur.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? demandai-je enfin.

Sa voix expliqua alors qu'il avait produit, par l'intermédiaire de la chimie, un effet amplifié qui reproduisait, dans une certaine mesure, la perturbation de l'éther produite par les ondes émises par toute personne pendant une crise émotionnelle ou une agonie. Les ondes,

ou vibrations, envoyées par son expérience, ne produisaient qu'une simulation partielle de l'effet qu'il souhaitait me montrer. Simplement l'interruption temporaire de la vibration de la lumière, avec pour conséquence l'obscurité dans laquelle nous étions tous deux assis.

— Cette substance, dit Baumoff, serait un formidable explosif, dans certaines conditions.

Je l'entendis tirer une bouffée, pendant qu'il parlait, mais au lieu que la lumière de la pipe soit visible et rouge, il n'y avait qu'une faible lueur qui ondulait et disparaissait de la manière la plus extraordinaire.

— Mon Dieu ! dis-je, quand est-ce que ça va disparaître ?

Et je regardai intensément autour de moi, là où la grosse lampe à pétrole n'apparaissait que comme une tache faiblement scintillante dans l'obscurité. Une vague lumière qui tremblait et clignotait bizarrement, comme si je la voyais à travers une immense profondeur lugubre d'eau sombre et troublée.

— Tout va bien, dit la voix de Baumoff sortant de l'obscurité. Dans cinq minutes, la perturbation se sera calmée et les ondes lumineuses s'écouleront de la lampe de façon régulière et normale. Mais, n'est-ce pas extraordinaire, hein ?

— Oui, dis-je. C'est merveilleux, mais c'est plutôt surnaturel, vous savez.

— Oh, mais j'ai quelque chose de bien plus beau à vous montrer, dit-il. La vraie chose. Attendez encore une minute. L'obscurité s'en va. Regardez ! Vous pouvez voir la lumière de la lampe très clairement. On dirait qu'elle est immergée dans un bouillonnement d'eau, n'est-ce pas ? qui devient de plus en plus claire et de plus en plus silencieuse.

C'était comme il l'avait dit. Nous observâmes la lampe, en silence, jusqu'à ce que tous les signes de perturbation du milieu porteur de lumière aient cessé. Puis Baumoff me fit face une fois de plus.

— Maintenant, dit-il. Vous avez vu les effets quelque peu fortuits de la combustion grossière de ma substance. Je vais vous montrer les effets de sa combustion dans la fournaise humaine, c'est-à-dire dans mon propre corps. Alors, vous verrez l'une des grandes merveilles de la mort du Christ reproduite à l'échelle miniature...

Il se dirigea vers la cheminée et revint avec un petit verre de 120 minims et une autre des minuscules éprouvettes bouchées, contenant un seul grain gris-blanc de sa substance chimique. Il déboucha l'éprouvette, secoua le grain de substance dans le récipient, puis, à

l'aide d'un agitateur en verre, l'écrasa au fond du verre, ajoutant de l'eau goutte à goutte jusqu'à ce qu'il y en ait 60 minims.

— Maintenant, dit-il en soulevant le verre – il but la substance. – Nous allons lui donner trente-cinq minutes, poursuivit-il, puis, à mesure que la carbonisation progressera, vous constaterez que mon pouls augmentera, de même que ma respiration, et que l'obscurité reviendra, de la façon la plus subtile et la plus étrange, mais accompagnée maintenant de certains phénomènes physiques et psychiques, qui seront dus au fait que les ondes qu'elle émettra se fondront dans ce que j'appellerai les vibrations émotionnelles, que je produirai dans ma détresse. Celles-ci seront énormément intensifiées et vous pourrez peut-être assister à une démonstration extraordinairement intéressante du bien-fondé de mes raisonnements plus théoriques. Je l'ai testé moi-même la semaine dernière (il me montra un doigt bandé) et j'ai lu un article au Club sur les résultats. Ils sont très enthousiastes et m'ont promis leur coopération pour la grande démonstration que j'ai l'intention de faire le Vendredi saint prochain... c'est-à-dire dans sept semaines, jour pour jour.

Il avait cessé de fumer, mais il continua à parler tranquillement de cette façon pendant les trente-cinq minutes suivantes. Le Club au-

quel il avait fait allusion était une association particulière d'hommes, regroupés sous la présidence de Baumoff lui-même et ayant pour nom – aussi bien que je puisse le traduire – « Les croyants et les partisans du Christ ». Si je peux me permettre de le dire, sans aucune pensée d'irrévérence, ils étaient, pour beaucoup d'entre eux, des hommes pour qui soutenir le Christ était une obsession. Vous conviendrez plus tard, je pense, que je n'ai pas utilisé un terme incorrect pour décrire la majeure partie des membres de ce club extraordinaire, qui était, à sa manière, bien digne d'un exorcisme tel que certains des plus religieux et émotifs de nos cousins d'outre-mer sont forcés d'en pratiquer régulièrement.

Baumoff regarda l'horloge, puis m'a tendu son poignet.

— Prenez mon pouls, dit-il, il augmente rapidement. Des données intéressantes, vous savez.

J'acquiesçais et je sortis ma montre. J'avais remarqué que le rythme de sa respiration augmentaient. Je trouvais son pouls régulier et fort à 105. Trois minutes plus tard, il était monté à 175 et sa respiration à 41. Trois minutes plus tard, j'ai pris à nouveau son pouls et je l'ai trouvé à 203, mais régulier. Ses respirations étaient alors de 49. Il avait,

comme je le savais, d'excellents poumons et son cœur était sain. Ses poumons, je peux le dire, étaient d'une capacité exceptionnelle et il n'y avait à ce stade aucune dyspnée marquée. Trois minutes plus tard, j'ai constaté que le pouls était de 227 et la respiration de 54.

— Vous avez beaucoup de globules rouges, Baumoff ! dis-je. Mais j'espère que vous n'allez pas en faire trop.

Il me fit un signe de tête et sourit, mais ne dit rien. Trois minutes plus tard, lorsque je pris le dernier pouls, il était de 233 et les deux côtés du cœur envoyaient des quantités inégales de sang, avec un rythme irrégulier. La respiration était montée à 67. Elle devenait superficielle et inefficace. La dyspnée était très marquée. La faible quantité de sang artériel quittant le côté gauche du cœur se trahissait par une curieuse teinte bleutée et blanche du visage.

— Baumoff ! dis-je.

Je commençais à faire des remontrances, mais il m'arrêta d'un geste catégorique.

— C'est bon ! dit-il, essoufflé, avec une petite note d'impatience. Je sais encore ce que je fais. Vous devez vous rappeler que j'ai passé le même diplôme que vous en médecine.

C'était tout à fait vrai. Je me suis alors

rappelé qu'il avait obtenu son diplôme de docteur en médecine à Londres et cela en plus d'une demi-douzaine d'autres diplômes dans différentes branches des sciences dans son propre pays. Alors que ce souvenir me rassurait sur le fait qu'il n'agissait pas dans l'ignorance du danger possible, il cria d'une voix curieuse et essoufflée :

— Les ténèbres ! Elles commencent. Prenez note de chaque chose. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais bien !

Je jetai un rapide coup d'œil dans la pièce. C'était comme il l'avait dit. Je le percevais maintenant. Il semblait y avoir des ténèbres d'une qualité extraordinaire dans l'atmosphère de la pièce. Une sorte d'obscurité bleutée, vague, qui n'affectait guère, pour l'instant, la transparence de l'atmosphère à la lumière.

Soudain, Baumoff fit quelque chose qui m'a plutôt dégoûté. Il éloigna son poignet de moi et tendit la main vers une petite boîte métallique, comme celle dans laquelle on stérilise une seringue hypodermique. Il ouvrit la boîte et en sortit quatre punaises d'aspect assez curieux. Je pourrais les appeler ainsi, mais elles avaient des pointes d'acier d'un pouce de long, tandis que tout autour du bord des têtes (qui étaient également en acier), il y avait, pointant dans la même direction, des aiguilles secon-

daïres plus courtes, peut-être d'un huitième de pouce de long.

Il se déchaussa brutalement, puis se baissa pour enlever ses chaussettes et je vis qu'il en portait une autre paire en lin.

— Antiseptique ! dit-il en me regardant. J'ai préparé mes pieds avant votre arrivée. Pas besoin de courir des risques inutiles.

Il haletait en parlant. Puis il prit un de ces curieux petits pics en acier.

— Je les ai stérilisés, dit-il.

Et, de manière délibérée, il l'enfonça jusqu'à la tête dans son pied, entre la deuxième et la troisième branche de l'artère dorsale.

— Pour l'amour de Dieu, que faites-vous ? dis-je, me levant à moitié de ma chaise.

Il me répondit d'une voix sinistre :

— Asseyez-vous ! Je ne peux pas me permettre de vous laisser intervenir. Je veux simplement que vous observiez et preniez note de tout. Vous devriez me remercier de cette chance, au lieu de m'inquiéter, quand vous savez que je ferai ce que je veux quoi qu'il arrive.

Tout en parlant, il avait enfoncé la deuxième des pointes d'acier jusqu'à la tête dans son cou-de-pied gauche, prenant la même précaution pour éviter les artères. Pas

un gémissement n'était sorti de sa bouche. Seul son visage trahissait l'effet de cette détresse supplémentaire.

— Mon cher ami, dit-il, en observant mon trouble. Soyez raisonnable. Je sais exactement ce que je fais. Il faut simplement qu'il y ait de la détresse et le moyen le plus rapide d'y parvenir est la douleur physique.

Son discours était devenu une série de mots spasmodiques, entre deux halètements et la sueur coulait en grosses gouttes claires sur ses lèvres et son front. Il fit glisser sa ceinture et la boucla autour du dossier de sa chaise et de sa taille, comme s'il s'attendait à avoir besoin d'un soutien pour ne pas tomber.

— C'est mauvais ! dis-je.

Baumoff fit une tentative de haussement d'épaules, qui était, à sa manière, l'une des choses les plus pitoyables que j'aie vues, dans sa volonté de cacher sa souffrance.

Il se nettoyait les paumes des mains avec une petite éponge qu'il trempait de temps en temps dans une tasse de solution. Je savais ce qu'il allait faire. Soudain il enleva d'un coup sec, avec un sourire douloureux, le bandage qui protégeait son doigt. Dans une précédente expérience, il l'avait tenu dans la flamme de la lampe à alcool. Mais maintenant, comme il me

le dit en prononçant des mots haletants, il souhaitait reproduire autant que possible les conditions réelles de la grande scène qu'il avait tant à l'esprit. Il me fit comprendre si clairement que nous devons nous attendre à vivre quelque chose de très extraordinaire, que je fus conscient d'un sentiment de nervosité presque superstitieux.

— J'aimerais que vous ne le fassiez pas, Baumoff ! dis-je.

— Ne soyez pas bête, réussit-il à dire.

Mais ces deux derniers mots étaient plus des gémissements que des mots, car entre chacun d'eux, il avait enfoncé dans la paume de ses mains, jusqu'à la tête, les pointes d'acier qui restaient. Il serra ses mains, avec une sorte de spasme de détermination sauvage et je vis la pointe de l'un des pics percer le dos de sa main, entre les tendons extenseurs des deuxième et troisième doigts. Une goutte de sang perlait sur la pointe du pic. Je regardai le visage de Baumoff et il me regarda fixement.

— Pas d'interférence, réussit-il à éructer. Je n'ai pas fait tout cela pour rien. Je sais ce que je suis en train de faire. Regardez, ça vient. Prenez note de tout.

Il retomba dans le silence, sauf pour ses halètements douloureux. Je me rendis compte

que je devais céder et je regardai autour de moi dans la pièce, avec un mélange particulier de malaise presque nerveux et de curiosité très réelle et sobre.

— Oh, dit Baumoff, après un moment de silence, quelque chose va se passer. Je peux le dire. Oh, attendez que j'aie ma grande démonstration. Je saurai que cette brute de Hautch...

Je hochai la tête. Mais je doute qu'il m'ait vu, car son regard était nettement tourné vers l'intérieur, l'iris plutôt dilaté. Je jetai un nouveau coup d'œil dans la pièce. Les rayons lumineux de la lampe se dispersaient de temps en temps, donnant un effet de va-et-vient.

L'atmosphère de la pièce était aussi nettement plus sombre, plus lourde, avec une extraordinaire sensation d'obscurité. La teinte bleutée était indubitablement plus présente, mais il n'y avait pas encore cette opacité que nous avions connue auparavant, lors d'une simple combustion, à l'exception du vague va-et-vient occasionnel de la lumière de la lampe.

Baumoff se remit à parler, parvenant à sortir ses mots entre deux halètements.

— Cette approche amène la douleur au bon endroit. La bonne association d'idées, d'émotions, pour les meilleurs résultats. Vous me suivez ? Mettre les choses en parallèle au-

tant que possible. Fixer toute l'attention sur la scène de la mort.

Il haleta douloureusement pendant quelques instants.

— Nous démontrons la véracité de l'obscurcissement, mais il y a un effet psychique à rechercher, à travers les résultats de la mise en parallèle des conditions. Il peut y avoir une simulation extraordinaire de la chose réelle. Prenez note. Prenez note.

Soudain, dans un éclat de voix clair et spasmodique :

— Mon Dieu, Stafford, notez tout. Quelque chose va se passer. Quelque chose de merveilleux. Promettez-moi de ne pas me déranger. Je sais ce que je fais.

Baumoff cessa de parler dans un souffle. Il n'y avait que le bruit de sa respiration dans le calme de la pièce. Comme je le regardais fixement, m'arrêtant sur une douzaine de choses que j'avais besoin de dire, je me rendis soudain compte que je ne pouvais plus le voir clairement. Une sorte d'oscillation dans l'atmosphère, entre nous, le faisait paraître momentanément irréel. La pièce entière s'était sensiblement assombrie au cours des trente dernières secondes et, en regardant autour de moi, je me rendis compte qu'il y avait un tour-

billon invisible constant dans l'obscurité bleue extraordinaire qui s'approfondissait rapidement et qui sembla alors imprégner tout. Lorsque je regardais la lampe, des éclairs de lumière et de ténèbres bleues se succédaient avec une rapidité étonnante.

— Mon Dieu ! entendis-je Baumoff murmurer dans la pénombre, comme s'il se disait à lui-même, comment le Christ a-t-il supporté les clous ?

Je le regardai fixement, avec une gêne infinie et une pitié irritée qui me troublait. Mais je savais qu'il ne servait à rien de faire des remontrances maintenant. Je le voyais vaguement déformé à travers le tremblement vacillant de l'atmosphère. C'était un peu comme si je le regardais à travers des circonvolutions d'air chauffé. Seulement il y avait de merveilleuses vagues de noirceur bleue qui faisaient des taches dans mon champ de vision. À un moment, j'ai vu clairement son visage, plein d'une douleur incommensurable, qui était en quelque sorte, apparemment, plus spirituelle que physique. Dominant tout, il y avait une expression d'énorme résolution et de concentration, rendant le visage livide, humide de sueur, agonisant, en quelque sorte héroïque et splendide.

Et puis, inondant la pièce de vagues et

d'éclaboussures d'opacité, la vibration de sa souffrance anormalement stimulée a finalement brisé la vibration de la Lumière. Mon dernier coup d'œil rapide me montra, l'éther invisible en train de bouillir et de tourbillonner d'une manière formidable. Brusquement, la flamme de la lampe se perdit dans une extraordinaire tache de lumière tourbillonnante, qui marqua sa position pendant plusieurs instants, scintillant et s'éteignant. Brusquement, je ne vis plus ni cette tache de lumière scintillante, ni rien d'autre. Mais j'étais soudain perdu dans l'opacité noire de la nuit, à travers laquelle arrivait la respiration forte et douloureuse de Baumoff.

Une minute entière s'écoula, mais si lentement que, si je n'avais pas compté les respirations de Baumoff, j'aurais dit qu'il y en avait cinq. Puis Baumoff parla soudainement, d'une voix qui était, d'une certaine manière, curieusement changée... une certaine tonalité fade :

— Mon Dieu ! dit-il, sortant de l'obscurité, qu'est-ce que le Christ a dû souffrir !

C'est dans le silence qui suivit que je me rendis compte pour la première fois que j'avais vaguement peur. Ce sentiment était trop indéfini et infondé et je pourrais dire inconscient, pour que je puisse l'affronter. Trois minutes s'écoulèrent, tandis que je comptais les respi-

rations presque désespérées qui me parvenaient à travers l'obscurité. Puis Baumoff se remit à parler, toujours de cette voix singulièrement changeante :

— Par ton agonie et ta sueur sanglante, marmonna-t-il.

Il le répéta deux fois. Il était clair, en effet, qu'il avait fixé toute son attention, avec une intensité formidable, dans son état anormal, sur la scène de la mort.

L'impact qu'avait sur moi cette attention était intéressant et, à certains égards, extraordinaire. Du mieux que je pouvais, j'analysais mes sensations, mes émotions et mon état d'esprit général. Je me rendais compte que Baumoff produisait sur moi un effet presque hypnotique.

À un moment, en partie parce que je souhaitais garder contenance à l'aide d'une remarque normale et aussi parce que j'étais soudainement anxieux à cause d'un changement dans les sons de sa respiration, je demandai à Baumoff comment il allait. Ma voix, à travers cette obscurité impénétrable, était d'une blancheur étrange et vraiment inconfortable.

Il dit : « Chut ! Je porte la Croix. » Vous savez, l'effet de ces simples mots, prononcés par cette voix nouvelle et sans ton, dans cette at-

mosphère de tension presque insupportable, fut si puissant que, soudain, les yeux grands ouverts, je vis Baumoff, clair et net dans cette obscurité artificielle, portant une croix. Non pas, comme l'image que l'on se fait habituellement du Christ, avec la Croix penchée sur l'épaule. Mais avec la Croix saisie juste sous la traverse dans ses bras et l'extrémité traînant derrière, le long du sol rocheux. Je voyais même le dessin du grain du bois brut, là où une partie de l'écorce avait été arrachée. Sous l'extrémité traînante, il y avait une touffe de hautes herbes rêches et résistantes, qui avait été déracinée par l'extrémité de la croix, puis traînée et broyée sur les rochers, entre le bois et le sol rocheux. Je pus voir cette chose maintenant, au moment où je parle. C'était d'une clarté extraordinaire, mais c'était venu et reparti comme un éclair et j'étais assis là dans l'obscurité, comptant machinalement les respirations, mais sans savoir que je comptais.

Alors que j'étais assis là, je me suis soudain rendu compte de toute la merveille de la chose que Baumoff avait accomplie. J'étais là, dans une obscurité qui était une reproduction réelle du miracle de l'obscurité de la Croix. En bref, Baumoff avait, en produisant en lui une condition anormale, développé une énergie d'émotion qui devait presque, dans ses effets, être similaire à l'agonie de la Croix. Et ce fai-

sant, il avait démontré, d'une manière entièrement nouvelle et merveilleuse, la vérité indiscutable de la personnalité stupéfiante et de l'énorme force spirituelle du Christ. Il avait élaboré et rendu pratique pour la compréhension moyenne une preuve faisant revivre la réalité de cette merveille du monde : le CHRIST. Et pour tout cela, je n'avais rien d'autre qu'une admiration presque stupéfaite.

À ce moment-là, je sentis que l'expérience devait s'arrêter. J'avais une envie étrangement nerveuse que Baumoff y mit fin sur-le-champ et qu'il n'essaya pas de reproduire les conditions psychiques. Même à cet instant, par une étrange suggestion subconsciente, j'avais une vague idée du danger de provoquer une... monstruosité... au lieu d'acquérir une connaissance réelle.

— Baumoff ! dis-je. Arrêtez !

Mais il ne répondit pas et pendant quelques minutes, il s'ensuivit un silence qui ne fut perturbé que par sa respiration hale-tante. Soudain, Baumoff dit, entre ses halètements :

— Femme... regarde... ton... fils...

Il marmonna cela plusieurs fois, de la même voix désagréable et sans tonalité qu'il avait utilisée depuis que l'obscurité était deve-

nue complète.

— Baumoff ! répétai-je. Baumoff ! Arrêtez ça !

Et tandis que j'attendais sa réponse, je fus soulagé de constater que sa respiration était moins superficielle. La demande anormale d'oxygène était manifestement satisfaite et l'appel extravagant à l'efficacité du cœur était relâché.

— Bau... moff ! dis-je, une fois de plus. Baumoff ! Arrêtez !...

Et brusquement, alors que je parlais, je crus que la pièce était légèrement secouée.

J'avais déjà, comme vous l'aurez compris, vaguement conscience d'une nervosité particulière et croissante. Je pense que c'est le mot qui la décrit le mieux, jusqu'à cet instant. À cette curieuse petite secousse qui semblait agiter la pièce totalement sombre, j'étais soudain plus que nerveux. Je ressentis un frisson de peur réelle et littérale, mais sans raison suffisante pour la justifier, de sorte qu'après être resté assis très tendu pendant de longues minutes, sans rien ressentir de plus, je décidais qu'il fallait que je me prenne en main et raffermisse mes nerfs. Alors, juste au moment où j'arrivais à cet état d'esprit plus confortable, la salle fut de nouveau secouée par un mouve-

ment oscillatoire curieux et inconfortable.

— Mon Dieu ! chuchotai-je.

Et puis, dans un effort soudain de courage, j'appelai :

— Baumoff ! Pour l'amour de Dieu, arrêtez ça !

Vous n'avez pas idée de l'effort que je dus faire pour parler à haute voix dans cette obscurité. Quand je le fis, le son de ma voix me mit à cran. Il était si vide et si brutal à travers la pièce. D'une certaine manière, elle semblait incroyablement grande. Oh, je me demande si vous réalisez à quel point je me sentis bête, sans que j'aie besoin de faire un effort supplémentaire pour vous le dire.

Et Baumoff ne répondit pas un mot, mais je l'entendais respirer, un peu plus fort, tout en continuant à agiter douloureusement son thorax, dans son besoin d'air. L'incroyable tremblement de la pièce s'atténua et il s'ensuivit un moment de calme, au cours duquel je sentis qu'il était de mon devoir de me lever et de rejoindre Baumoff. Mais je n'ai pas pu le faire. D'une certaine façon, je n'aurais pas touché Baumoff à ce moment-là, pour quelque raison que ce soit. Pourtant, même à cet instant, comme je le sais maintenant, je n'étais pas conscient que j'avais peur de toucher Baumoff.

Et puis les oscillations recommencèrent. Je sentis le fond de mon pantalon glisser contre l'assise de ma chaise et je poussai des jambes, étalant mes pieds contre le tapis, pour m'empêcher de glisser d'un côté ou de l'autre sur le plancher. Dire que j'avais peur eut été insuffisant pour décrire mon état. J'étais terrifié. Et soudain, j'eus du réconfort, de la manière la plus extraordinaire qui soit : une seule idée fusa littéralement dans mon cerveau et me donna une raison à laquelle me raccrocher. C'était quelques mots : « L'éther, l'âme du fer et de diverses matières », que Baumoff avait un jour pris comme titre pour une extraordinaire conférence sur les vibrations, dans les premiers temps de notre amitié. Il avait formulé la suggestion que, de manière embryonnaire, la Matière était, sous un aspect primaire, une vibration localisée, parcourant une orbite fermée. Ces vibrations primaires localisées étaient inconcevablement minuscules. Mais elles étaient capables, dans certaines conditions, de se combiner sous l'action d'ondes primaires en vibrations secondaires dont la taille et la forme étaient déterminées par une multitude de facteurs que l'on ne pouvait que deviner. Celles-ci maintiendraient leur nouvelle forme, tant que rien ne viendrait désorganiser leur combinaison ou déprécier ou détourner leur énergie – leur unité étant partiellement dé-

terminée par l'inertie de l'éther immobile en dehors du chemin fermé que couvre leur zone d'activité. Et cette combinaison de vibrations primaires localisées n'était ni plus ni moins que de la matière. Des hommes et des mondes, oui ! et des univers.

Enfin il dit la chose qui m'a le plus frappé. Il avait dit que, s'il était possible de produire une vibration de l'éther d'une énergie suffisante, il serait possible de désorganiser ou de confondre la vibration de la matière. Si on lui donnait une machine capable de créer une vibration de l'éther d'une énergie suffisante, il pourrait détruire non seulement le monde, mais l'univers entier lui-même, y compris le paradis et l'enfer eux-mêmes, si de tels endroits existaient sous une forme matérielle.

— Je me rappelle comment je le regardais, déconcerté par la hardiesse et l'étendue de son imagination. Et maintenant, sa conférence m'était revenue pour aider mon courage avec le bon sens de la raison. N'était-il pas possible que la perturbation de l'éther qu'il avait produite, ait eu suffisamment d'énergie pour provoquer une certaine désorganisation de la vibration de la matière, dans le voisinage immédiat et ait ainsi créé un tremblement miniature du sol tout autour de la maison et la fait trembler doucement ?

Et puis, comme cette pensée m'est venue, une autre, plus grande encore, jaillit dans mon esprit.

— Mon Dieu ! dis-je à haute voix dans l'obscurité de la pièce. Cela explique un mystère de plus de la Croix, la perturbation de l'éther causée par l'agonie du Christ a désorganisé la vibration de la matière dans le voisinage de la Croix et il y a eu ensuite un petit tremblement de terre local, qui a ouvert les tombes et déchiré le voile, peut-être en perturbant ses supports. Et, bien sûr, le séisme était un effet et non une cause, comme les détracteurs du Christ ont toujours insisté.

— Baumoff ! appelai-je. Baumoff, vous avez prouvé autre chose. Baumoff ! Baumoff ! Répondez-moi. Vous allez bien ?

Baumoff parla à travers l'obscurité. Mais pas à moi :

— Mon Dieu ! dit-il.

Sa voix me parvenait comme un cri de véritable agonie mentale.

Il souffrait, d'une manière hypnotique, induite, de quelque chose de l'agonie même du Christ.

— Baumoff ! criai-je et je me forçai à me lever.

J'entendis le bruit de sa chaise, il était assis et tremblait.

— Baumoff !

Un tremblement extraordinaire parcourut le sol de la pièce, j'entendis craquer les boiserie et quelque chose tomba et se brisa dans l'obscurité. Les halètements de Baumoff me faisaient mal. Mais je restais là. Je n'osais pas aller vers lui. Je savais alors que j'avais peur de lui... de son état, ou de je ne sais quoi. Mais, oh, j'avais horriblement... peur... de lui.

— Bau... commençai-je.

Soudain, j'eus peur de lui parler. Et je ne pouvais pas bouger. Il cria sur un ton d'angoisse incroyable :

— Eloi, Eloi, lama sabachthani !

Mais le dernier mot se changea dans sa bouche, passant de son affreux chagrin et de sa douleur hypnotique, en un cri de terreur tout simplement infernal.

Et, soudain, une horrible voix moqueuse s'éleva dans la pièce, depuis le fauteuil de Baumoff :

— Eloi, Eloi, lama sabachthani !

Vous comprenez, la voix n'était pas du tout celle de Baumoff. Ce n'était pas une voix de désespoir, mais une voix ricanant d'une ma-

nière incroyable, bestiale, monstrueuse. Dans le silence qui suivit, alors que je me tenais dans l'immobilité glaçante de la peur, je sus que Baumoff ne haletait plus. La pièce était absolument silencieuse, l'endroit le plus épouvantable et le plus silencieux de ce monde. Puis je pris la fuite. Je me pris les pieds probablement dans le rebord invisible de l'âtre et je vis trente-six chandelles.

Je repris conscience avec un épouvantable mal de tête qui m'oppressait, à l'exclusion de tout le reste. Mais les ténèbres s'étaient dissipées. Je me suis retourné sur le côté, j'ai vu Baumoff et j'ai oublié jusqu'à ma douleur. Il était penché vers moi, les yeux grands ouverts, mais ternes. Son visage était énormément enflé et il avait quelque chose de bestial. Il était mort et la ceinture qui l'entourait et le dossier de la chaise l'empêchaient à eux seuls de tomber vers moi. Sa langue était sortie d'un coin de sa bouche. Je me souviendrai toujours de son apparence. Il était effrayant, comme une bête humaine, plus qu'un homme.

Je m'éloignais de lui, en traversant la salle, mais je ne cessais jamais de le regarder, jusqu'à ce que j'atteignisse l'autre côté de la porte et qu'elle nous sépara. Bien sûr, je retrouvais un peu d'équilibre et je revins vers lui, mais je ne pouvais rien faire.

Baumoff était mort d'un arrêt cardiaque, bien sûr, évidemment ! Je ne serais jamais assez stupide pour suggérer à un jury sain d'esprit que, dans son état extraordinaire, auto-hypnotisé et sans défense, il a été... pénétré... par quelque monstre du vide. J'ai trop de respect pour ma propre prétention à être un homme sensé, pour avancer une telle idée avec sérieux ! Oh, je sais que je peux sembler parler en raillant. Mais que puis-je faire d'autre que de me railler moi-même et le monde entier, quand je n'ose pas reconnaître, même en mon for intérieur, quelles sont mes propres pensées. Baumoff est mort, sans aucun doute, d'une défaillance cardiaque. Pour le reste, que n'ai-je été hypnotisé pour le croire ! Seulement, il y avait près du mur du fond, là où il avait été jeté au sol à partir d'un support solidement fixé, un petit tas de verre qui avait autrefois formé une belle pièce de verrerie vénitienne. Vous vous souvenez que j'entendis quelque chose tomber, quand la salle a tremblé. Elle a sûrement tremblé ! Oh, je dois arrêter de penser. Ma tête tourne.

L'explosif dont parlent les journaux. Oui, c'est celui de Baumoff. Cela rend tout cela vrai, n'est-ce pas ? Berlin fut plongé dans l'obscurité après l'explosion. Il n'y a pas moyen d'y échapper. Le gouvernement sait seulement que la formule de Baumoff est capable de produire la

plus grande quantité de gaz, dans le temps le plus court possible. En bref, elle est idéalement explosive. C'est le cas, mais j'imagine qu'il se révélera explosif, comme je l'ai déjà dit, et, comme l'expérience l'a prouvé, un peu trop impartial dans son action pour susciter l'enthousiasme de part et d'autre d'un champ de bataille. C'est peut-être une chance déguisée. Certainement une chance, si les théories de Baumoff sur la possibilité de désorganiser la matière sont proches de la vérité.

J'ai pensé parfois qu'il pourrait y avoir une explication plus normale de la chose épouvantable qui s'est produite à la fin. Un vaisseau sanguin s'est peut-être rompu dans le cerveau de Baumoff, à cause de l'énorme pression artérielle que son expérience a provoquée. La voix que j'entendis, les moqueries, l'expression et le regard horribles n'étaient peut-être rien d'autre que l'expression immédiate du... penchant... naturel d'un esprit dérangé, le produit d'une inversion de caractère, complément naturel de son état normal. Et certainement, l'attitude religieuse normale du pauvre Baumoff était une attitude de révérence et de loyauté merveilleuse envers le Christ.

En outre, à l'appui de cette explication, j'ai souvent observé que la voix d'une personne souffrant d'un dérangement mental est souvent merveilleusement modifiée et qu'elle a

souvent un caractère répugnant et inhumain. J'essaie de penser que cette explication correspond au cas présent. Mais je ne pourrai jamais oublier cet évènement. Jamais.

William Hope Hodgson

Toutes ses nouvelles
Tome 6



Gloubik Éditions

Retrouvez cette nouvelle dans Toutes ses nouvelles - tome 6

- La vallée des enfants perdus
- Date 1965 : La guerre moderne
- Ma maison sera la maison de la prière
- La vengeance de Tommy Dodd
- La femme du juge Barclay
- Comment l'honorable Billy Darrell a fait tourner la chance
- Les hippocampes (nouvelle traduction)
- La vengeance de Parson Gyles
- L'amitié de Monsieur Jeynois
- L'auberge du Corbeau Noir
- Ce qu'il s'est passé sur le Thunderbolt
- Jem binney et le coffre-fort de Lockwood Hall
- Comment Sir Jerrold Treyn s'est occupé des Hollandais à Caunston Cove
- À malin, malin et demi
- Éloi Éloi Lama Sabachthani
- Dans l'œil du cyclone (nouvelle traduction)